

# Tableaux indonésiens

par Rémi Andriot

## Titanic

**T***tanic*, le film, je l'ai vu à Jakarta, en février dernier, deux mois avant la chute de Suharto.

Je n'étais pas très chaud pour aller le voir : je me méfie des records d'audience dans lesquels j'ai toujours un peu peur de me noyer, comme un passager sur un état des pertes ou un citoyen dans un référendum. Je crains les records collectifs, ils sont rarement écrits de plein gré.

Et puis Céline Dion me casse les bonbons. Ici en Indonésie, elle est partout. Avec Nike, Gillette, Benetton, Colgate et Visa. Parce qu'en Indonésie aussi, la barbe c'est Gillette, le lait c'est Nestlé, l'intelligence de vos enfants c'est Microsoft, la santé c'est Kraft. Et l'amour c'est Céline Dion, marque de commerce déposée et dûment brevetée pour tous pays, disponible partout.

Le bonheur suprême, c'est parvenir à rassembler tout ça sous un même toit. On voit bien dans les publicités de L'Oréal, de Kraft ou du Crédit Lyonnais, on voit bien que ces gens-là sont heureux. La réussite. Et chacun peut y arriver. Je veux dire : *tout le monde* peut y arriver.

À longueur de programmes, Siemens nous le chante, dont les usines ont fui nos banlieues pour envahir les rizières, pas loin d'ici :

*You need this, this, this and this.  
And you need this, this, this and this...  
We can do that !*

Mais bon, c'est vrai qu'elle a une belle voix, Céline. Une voix qui rassure. Tu l'entends et tu oublies complètement que le pays va exploser.

\* \* \*

Ah oui, le *Titanic* !

Au Jakarta Hard Rock Cafe comme dans beaucoup de discothèques, d'excellents groupes locaux interprètent sur demande n'importe quel succès : Dylan, Spice Girls, Marley, Sade, Anggun, groove, rock, rap, techno, funk, R&B, acid jazz, il suffit de demander. Chaque soir, nous sommes des milliers ici, des centaines de milliers partout, à attendre LA chanson, celle DU film. Comme nous sommes des milliers ici, des centaines de milliers partout, à attendre LE film, celui de LA chanson. LE record.

Ria est une jeune Indonésienne typique de la classe moyenne émergente, le petit 7 % coincé entre le 3% immensément riche (en dollars) et le 90 % très pauvre (en roupies) :

23 ans, dipl. ét.-sup., tél. cell. et c. Visa, rêvant voyages, Benetton, Pizza Hut, et Kenny G. ch. mari moderne non fumeur parl. angl. Hugo Boss 25-45 ans, romant. pour fonder famille heureuse.

Ria pleure en entendant LA chanson. Moi aussi, mais c'est parce que j'ai mal aux bonbons. Sans Céline,

Ria doute parfois du bonheur qui est encore si lointain. Avec Céline, elle l'entrevoit. Céline fait oublier à Ria qu'elle vit sur un volcan en surchauffe, qu'à vingt mètres d'ici les petits culs dorment sur le trottoir par milliers, que la corruption ravage la moindre volonté, qu'il lui faut désormais, comme à tout citoyen Indonésien depuis le 1<sup>er</sup> janvier, déboursier une taxe d'un million de roupies pour être autorisée à quitter le territoire — on n'en demande pas tant aux touristes ni aux hommes d'affaires.

Un million de roupies, c'est aujourd'hui environ 85 \$ US. Il y a un mois, c'était 300 \$, demain personne ne sait. Et 85 \$ c'est aussi l'équivalent de son salaire mensuel de secrétaire dans un collège canado-indonésien. La femme de ménage du même collège gagne environ 11 \$ par mois, soit l'équivalent de trois pots de Nescafé, je parle de café produit ici, en Indonésie : nous sommes à Java. Une session de cours dans ce collège coûte environ 2000 \$ US.

Céline fait oublier à Ria combien elle travaille fort pour être performante comme on le lui enseigne — gestion par objectifs, planification, contrat d'engagement personnel auprès de l'entreprise — et bonne fille comme sa maman l'était à son âge. Comme 200 millions d'Indonésiens — du même âge qu'elle en moyenne — Ria exècre Suharto mais ne fait pas de politique. Comme 200 millions d'Indonésiens (je répète : du même âge qu'elle en moyenne), Ria est une enfant très obéissante, respectueuse des gens âgés, toujours souriante. Du moins, en public.

Ria est très romantique et me pose beaucoup de questions. Mes réponses la déconcertent parfois qui ne sont ni simples ni celles qu'elle attend. Elle boxe :

*Are you sure Walt Disney didn't create Cinderella ? Don't you think the american people are the most romantic people ? Why don't you like Céline Dion ? She's so nice, so great. Her voice... My God, she's so... so romantic.*

Ria prie avec ferveur. Elle me dit sa foi en un monde plus juste où tout le monde pourrait avoir L'Oréal, Kraft et des fonds de placement. Elle me dit qu'il est important d'être toujours près de Dieu, *Allah ouh Akbhar*, qui donne et qui reprend comme il l'entend, *Inch Allah*. Alors elle prie. Pour que ses rêves se réalisent. Comme dans la chanson. Comme à la télé.

Ida, sa collègue de travail et amie, ne dit rien. Ida aime Céline bien sûr, mais son romantisme à elle a déjà quelques trous sous la flottaison. Ida est allée étudier à Boston durant deux années. Rentrée au pays comme professeur, elle s'y sent mal à l'aise.

Toujours pas mariée, Ida aimerait habiter seule mais ses parents refusent. Ida sait très bien qu'elle devra bientôt déboursier le million de roupies si elle veut mener sa vie comme elle l'entend. Hors de son pays. Ici, ça va trop vite et trop lentement.

\* \* \*

Ah oui, le *Titanic* !

J'y arrive. Tout ça pour dire qu'en ces temps troublés, notre Céline met presque tout le monde d'accord, de Surabaya à Dakar, de Verdun à Téhéran, d'un océan à l'autre.

Bien sûr, on ne choisit pas toujours les termes de sa renommée : tout le Monde pense qu'Elle est Française. Il faut dire que, vu de là-bas, à part la Crise

du Verglas et celle des Référendums, il n'y a pas grand chose pour amener le Québec sur la *map*.

À Jakarta, tout le monde n'a d'ailleurs pas très bien réalisé l'ampleur des dégâts et du drame humain que l'on a vécu dans ce coin de Canada qui est si loin, si loin.

Il faut dire que lors de ces journées critiques, pour chaque centimètre de glace supplémentaire sur les pylônes d'Hydro-Québec, la roupie indonésienne perdait 10% de sa valeur par rapport au dollar (US, ça va de soi) entraînant dans sa chute trois cent mille emplois. Par centimètre.

Et pas seulement jusqu'à ce qu'Hydro-Québec rétablisse son pouvoir, je veux dire : le courant.

De retour à Montréal, les gens d'ici voulaient savoir. Je les ai vite rassurés : oui, oui, on a vu les images des pylônes brisés sur CNN, TV Singapour, TV Australia et j'en passe. Mais, tu sais, un pied de glace et pas de chauffage pendant une semaine, les Indonésiens ont bien du mal à réaliser ce que ça représente.

C'est ce que me disait ce chauffeur de taxi, attrapé à Dorval à mon retour de Jakarta : « Comme je dis toujours : chacun sa merde, hein ! »

\* \* \*

Ah oui, le *Titanic* !

J'ai fait taire mes réticences, on a pris un taxi, on a fait la queue et on s'est retrouvés Ria, Ida et moi dans l'une des salles qui projetaient l'Œuvre en version originale sous-titrée en indonésien.

Ici, presque tous les films et les émissions de télé sont sous-titrés en indonésien. Sauf sur la chaîne française CPI, fleuron de la promotion de la francophonie. Mais ce n'est pas grave : les gesticulations grabataires de Jacques Martin et Pascal Sevran n'intéressent personne ici non plus. Pas plus que les gnâgnâneries apostrophesques de Jean d'Ormesson, pas plus que ce documentaire-stéroïdes sur la construction de surgénérateurs nucléaires Inutilisables, Irréparables et Indémontables mais 100% français.

\* \* \*

Ah oui, le *Titanic* !

Je dirais : bien. Très bien. Ça valait le déplacement, je parle de celui en taxi, pas de celui du bateau.

J'ai bien aimé l'histoire de ce monument euphorique et inaccessible au doute coulé par un peu de glace, ce naufrage de haute technologie tout entier écrit dans sa construction et dans l'esprit qui y a présidé.

Allez, j'ai bien aimé LA chanson de LA Céline, parce que tout le monde l'attendait et que l'ambiance était plus détendue après. Ria était comblée, Ida toujours songeuse. C'est vrai qu'elle a une belle voix, Céline. Une voix qui rassure. Tu l'entends dans le film et tu oublies complètement qu'on va tout droit au naufrage.

J'ai bien aimé l'ingénieur-concepteur de l'Insubmersible (avec une majuscule comme dans Progrès, Bourse ou Livre des Records, dans Croissance, Candu ou Superphénix, dans tout ce que vous voulez, en fin de compte). J'ai bien aimé l'ingénieur-concepteur parce qu'il avait un doute, comme tous les ingénieurs, je

veux dire ceux qui pensent un peu à ce qu'on leur fait faire : il savait confusément que son bibelot en acier – procédé sidérurgique Siemens – ne valait pas une roupie contre quelques centaines de millions de tonnes de glace. Quand tu sais un peu comment fonctionne un naufrage, tu le vois tout de suite. Mais bon, on l'a rassuré :

*Monsieur l'Ingénieur, vos tourments vous honorent mais sont passés de mode. Place à l'optimisme, mon Cher. Ce bateau est une grande réussite qui portera très haut la fierté de notre pays et de notre Compagnie. Le monde entier vous en sera reconnaissant. Avec le génie de gens comme vous et la puissance de gens comme nous, le Progrès est en marche vers le Bonheur et la Prospérité et rien ne l'arrêtera. C'est un triomphe, Monsieur l'Ingénieur, un triomphe de la race humaine.*

J'ai bien aimé les gestes de bravoure au moment de passer dans les quelques canots de survie, entre gens bien élevés des ponts supérieurs. Dans les ponts inférieurs, les gens étaient moins bien élevés mais comme me disait mon chauffeur de taxi à Dorval, chacun sa merde, hein !

J'ai bien aimé le film parce que sans cet iceberg, c'est sûr qu'il se serait bien terminé.

J'ai bien aimé l'ingénieur-concepteur parce que je le connais bien, je travaille avec lui tous les jours, aux quatre coins du Marché Unique. Je veux dire : de la planète.

\* \* \*

Après le naufrage, on est allés chez MacDo, à côté du cinéma. Ria était heureuse, un tantinet extatique. Ida

songeuse. Ça bastonnait tout près, auto-patrouilles partout, mais on s'habitue.

À la télé, Michel Camdessus, directeur français du FMI plus nocif à la culture française (et à TOUTES les cultures) que tous les épisodes réunis de la *Chance aux Chansons* serrait la main de Suharto. Accord historique entre l'Indonésie courageuse mais durement frappée par la Fatalité – comprenez la Crise – et les Investisseurs des Marchés Financiers.

Sauvetage ? *Ajustement Structurel* : ouverture des marchés rendue obligatoire par la Globalisation, privatisation effrénée des ressources, plans d'austérités draconiens, démocratie devenue synonyme d'économie de marché. Progrès, Croissance en marche que rien ne pourra arrêter, triomphe de la race humaine.

Dans cette odeur de frites qui fait aujourd'hui saliver n'importe quel kid de la planète, j'ai eu un flash, une vision fugitive : un grand bateau, un titanesque bateau d'acier qui venait ici embarquer dans le strict ordonnancement de ses ponts 200 millions de passagers supplémentaires. Et puis un iceberg entrevu dans la nuit, une vigie aveugle, un cri, un ingénieur qui tout à coup pense plus vite, un capitaine seul maître à bord aux ordres de la Compagnie, une fissure quelque part, au-dessous de la flottaison, se propageant à la vitesse d'une fracture sociale, un orchestre entonnant *Plus Près de Toi mon Dieu* à la requête générale, les machines Siemens noyées et avec elles tous les machinistes Siemens de la Terre, le Progrès à pleines turbines soudain immobilisé dans cette nuit froide d'avant l'Homme, naufrage silencieux et bref d'un monument à l'Arrogance et au Cynisme.

Nous étions en avril 1912, deux ans plus tard commençait la plus gigantesque et dérisoire Boucherie de l'Histoire. De chaque côté de frontières finalement disparues, les canons Siemens étaient déjà là, fin prêts pour un autre record collectif. Et rêvaient déjà au prochain : en prévision de la Suivante, la majeure partie des installations électriques de la ligne Maginot (ultra-secrète, Incontournable, Infranchissable, Irréductible et 100 % française) sera confiée à une filiale de la firme – à l'époque allemande – Siemens.

Camdessus et Suharto – présentés par Visa et Alcatel – se sont tus un moment pour Calvin Klein, Siemens puis Céline Dion.

*You need this, this, this and this.*

*And you need this, this, this and this...*

*We can do that !*

c'est vrai qu'elle a une belle voix...

J'ai embrassé les deux filles sans savoir pourquoi et j'ai commandé un Coke. Diet.

Sans glace.

## Lippo Karawaci

L'endroit s'appelle Lippo Karawaci. Lippo, c'est le nom d'une grosse banque indonésienne. Karawaci, c'est le nom d'une banlieue de Jakarta. Chez nous, on dirait Vaudreuil-Banque Nationale ou Boisbriand-Banque Royale. Comme dans Bulletin de Nouvelles-Kraft ou Hockey-Molson.

L'endroit se trouve à une vingtaine de kilomètres d'autoroute de Jakarta, en plein milieu des rizières : un gigantesque *mall* commercial, des banques, des tours d'habitation et des hôtels. En plein milieu des rizières, en plein milieu de nulle part. Pour l'instant, les tours d'habitations sont vides : la classe moyenne n'est encore qu'embryonnaire. Mais le complexe commercial draine une foule considérable.

N'y allez pas le dimanche : trop de bouchons, à l'aller comme au retour. Ou plutôt si, allez-y un dimanche pour prendre la pleine mesure du lieu.

Le centre du complexe est constitué de deux gigantesques coupoles ajourées. Sous l'une des deux – la plus petite – se trouve un parc d'attractions complet, à peu près le tiers de La Ronde : manèges, toboggans, grand huit, rien n'y manque.

L'autre coupole, attenante, est une gigantesque rotonde de fast-foods. Donini, McDonald, Pizza Hut, Kentucky Fried Chicken, Texas Fried Chicken, California Fried Chicken, la gastronomie américaine – je veux dire : internationale – est finalement beaucoup plus variée que je ne l'imaginais.

Rien, dans tout ce palais, absolument *rien* d'indonésien. Sauf peut-être un ou deux fast-foods de *mie goreng* ou de *nasi goreng* (nouilles frites, riz frit). Ceux-là vous serviront très vite, car ils sont beaucoup moins achalandés que les autres. Beaucoup moins *Modern*. Carrément dépassés. Ils reviendront dans 10 ans, recyclés : MacMieGoreng. Comme MacPoutine.

En arrière des fast-foods, des centaines de magasins : Hugo Boss, Chanel, Nike, IBM, Adidas, Gap, Sony, Yves Rocher, Microsoft...

Sur un écran géant – géant, comme dans *Blade Runner* – Céline succède à Nike qui succède à Siemens qui succède à Kraft qui succède à Céline... Volume sonore au maximum.

Le thème du lieu est le *Captain Hook*, ce mec bien sympathique avec un crochet en guise de main, sa statue en plastique domine la place, son avant-bras crochu monte et descend lentement, on dirait qu'il fait des coucous à Céline, c'est joli.

\* \* \*

Là, il faut que j'ouvre une parenthèse.

Tous ceux qui ont voyagé là-bas vous le diront : le danger, pour un étranger en Indonésie, ce n'est pas la misère qui n'est pas exactement celle qu'on croit, ce n'est pas l'eau du robinet, ce ne sont pas les manifestations d'étudiants, pas vraiment non plus les policiers qu'on achète pour deux dollars. Non, le danger, ce sont les sourires.

Les sourires partout, presque puérils. Les sourires qui nous rappellent soudain qu'on a perdu le nôtre, c'est ça qui est dangereux. Disparu notre sourire, par

petits morceaux, sans s'en apercevoir. Un petit peu chaque jour, deux fois par jour, sur le pont Champlain. À cause de l'usure — comme dans usurier — dernier rappel de la banque. À cause des soucis, du bruit, à cause du chef de service, de la mauvaise bouffe, à cause des enfants qui nous pompent et qui ont de mauvaises fréquentations, à cause de ce nœud dans l'estomac qui est là depuis combien de temps déjà ?

Ken est Écossais, il vit ici depuis 12 ans et me met en garde : les Indonésiens sourient mais ils mentent parfois. C'est vrai. Les Indonésiens ne confrontent pas. Ils ont eux aussi une culture de soumission à l'autorité : pour arrondir les angles, ils sourient et ils mentent parfois. Comme ment le chauffeur de taxi qui n'a aucune idée de l'endroit où tu veux aller mais qui ne te le dira pas : on ne dit jamais non. On ne s'oppose pas. Surtout pas à un *expat*. Tu viens de perdre quarante minutes dans ces bouchons dantesques, tu hausses un peu le ton : tu viens de perdre ton chauffeur. Il ne savait pas où il allait, maintenant il est perdu. Déconnecté, sourd. Perdu. Un vrai même.

Ken donc, vivait comme un ingénieur dans une banlieue d'Édimbourg. Pour General Motors, Alstom ou Westinghouse. Pour son hypothèque, sa voiture à la peinture si fragile, son barbecue, sa femme et ses enfants avec qui il ne parlait presque plus. Ah ! vous le connaissez aussi ?

Ken a pété une *fuse*, a divorcé d'avec sa femme et Westinghouse, est venu en Indonésie à la faveur d'un contrat, y est resté, a épousé une Indonésienne souriante, mère de quatre enfants. Bien sûr, Ken a toujours des problèmes. Mais Ken est heureux. Il sourit au-dessus de sa cravate, je veux dire : un vrai sourire, il

n'a rien à te vendre. Ça fait drôle. Il parle lentement. Il sourit.

Alors oui, les Indonésiens mentent. Ils se racontent des salades. Pour arrondir les angles. Pour *toffer*. Un peu comme nous :

*Allllllô, comment ça vaaaa, ch'us tellement content d'te voir...*

*Ça va pas pire!*

*Chérie, c'est pour toi et les enfants que je le fais.*

*Non, non, ça va passer, je me sens déjà mieux.*

*Tenez, voici ma carte, vous m'appelez quand vous voulez.*

*Courez la chance de gagner...*

*Sans intérêt, je dis bien : sans intérêt jusqu'en l'an 2000...*

*Vos projets, à la Banque X, on y croit.*

*Liberté 55.*

Fin de la parenthèse.

\* \* \*

Lippo Karawaci. Quatre heures de l'après-midi. Au milieu de ce temple immense et cacophonique, des centaines d'Indonésiens sont attablés, en famille, en gangs de jeunes. Repus de Modernité faible en cholestérol, ahuris. Trois générations aux yeux braqués sur l'écran géant. Céline, Nike. Hébétés, les grands-parents. Hébétés, les parents. Hébétés, les enfants. Trois générations se tournant le dos, comme sur les gradins d'un stade et qui n'échangent plus un mot. Le voudraient-ils qu'ils ne le pourraient pas, le bruit est infernal. Céline. Et Adidas. Plus un mot. Je me suis placé face à eux, sous l'écran géant et j'ai bien regardé, pour être sûr de ne pas dire une connerie : PAS UN SOURIRE.

Re-fin de la parenthèse.

\* \* \*

Les magasins ? Cinq pour cent de la population peuvent en pousser la porte. Les autres se promènent en regardant les vitrines, c'est la promenade du dimanche entre deux bouchons, ou après l'école. Ceux-là se contentent de Céline et des miettes, un Trio-Burger chaque dimanche, comme d'autres vont communier. Enfin, je veux dire chaque dimanche où l'on peut : 4000 roupies, 40 cents US, c'est cher. Très cher. Mais tellement Modern.

Tiens, une vitrine au hasard : Hugo Boss. Cette chemise, *made in Italy* : 990 000 roupies. Allez, un million pour faire un compte rond. Un million de roupies, c'est le salaire mensuel d'une secrétaire administrative. Pour une chemise.

Je suggère qu'à l'instar du parfum Égoïste, on l'appelle Insulte, tu vois, avec un travelling sur le sourire, tu vois, un concept communicationnel hyper-flyé, tu vois, encore plus Fashion, encore plus Glamour, ça va pogner en maudit...

Dois-je vous le dire ? Ça pogne. En maudit. Comme icitte, tu vois ?

\* \* \*

Suharto était un emmerdeur. Un escroc, un bandit homologué, un assassin constitutionnel. Un peu moins gâteux que Marcos et beaucoup plus intelligent. Mais Suharto était surtout un emmerdeur. Toujours le sourire.

S'il l'avait voulu, il aurait pu écraser la rébellion. D'un coup de botte. Comme il l'a fait en 1965 avec ceux qui lui barraient la route, tous des maudits com-

munistes : 500 000 morts, vous vous en souvenez certainement. Et personne n'aurait bougé.

Bien sûr, depuis 32 ans, Suharto et sa clique barraient la rue aux étudiants, aux libertés de presse, de regroupement, d'association. *Disiplin nasional*. Mais ce n'est pas pour ça qu'il a sauté.

Parce que, de l'autre côté, il barrait la route aux investisseurs en les obligeant à passer à la caisse. L'Indonésie était *son* fief. Et à l'heure du Marché Unique, il n'y a plus de fiefs personnels. Il n'y a plus qu'un seul fief, je veux dire : un village global. Sous une double coupole de béton armé et de pensée faible. Une seule marque de ceci ou de cela. Débitable directement sur ton compte. Une seule agence de presse. Un seul système d'exploitation.

Suharto a sauté à cause du prix du riz. De l'essence. De tout. À cause du petit jeu de passe-passe grâce auquel les spéculateurs – je veux dire : les Investisseurs – te coulent un pays en deux mois, sans mitraillettes et sans paras, sans sous-marins, sans CIA et sans napalm, l'air de rien. C'est vrai que le CAC-40, le DowJones ou le XXM, c'est tout de même plus discret que les vieux B-52. Ça déboise aussi bien. Mieux, même : ce que tu fous par terre, tu le récupères. Ça s'appelle une prise de bénéfices. Je le sais bien, je leur ai confié mes fonds de placement, pour ma retraite. Des taux imbattables.

Comme me dit mon courtier avec un grand sourire : je veux vous rassurer. Suharto parti, les capitaux vont revenir. Deux cent millions de consommateurs potentiels, ça se bichonne. On va te leur faire une maudite belle vitrine, avec une belle démocratie-Toutes-Couleurs-Unies. Belle comme un mannequin

de prêt-à-porter. Ils vont tous craquer. Comme icitte.  
*Disiplin nasional.*

On pourra enfin enlever ce panneau qui fait un  
peu désordre, à l'entrée :

*Les magasins de Lippo Karawaci res-  
tent ouverts durant les travaux. Et  
s'excusent pour les désagréments occa-  
sionnés à leur aimable clientèle.*

## Krakatau

**A**u sortir de Jakarta, passée la banlieue ouest, passés les rizières et les villages blottis autour de minuscules mosquées, l'autoroute nous conduit jusqu'à l'une des grandes régions industrielles du pays, au nord-ouest de Java. À travers un dédale d'usines gigantesques, dont aucune n'existait il y a vingt ans, nous prenons vers le sud la petite route surchargée qui mène à Carita où nous arrivons une heure plus tard.

Carita est un gros village au bord de la mer, au bord du Détroit de la Sonde qui sépare Java de Sumatra. Les usines sont hors de vue, loin dans le nord, l'endroit où nous nous trouvons est superbe.

Mes amis Indonésiens m'entraînent sur la plage, je me laisse conduire. Arrivés là, Ria fait un grand geste vers le large : *Dear Rémi, your Krakatau...*

Quand nous avons pris l'autoroute de l'ouest, tôt ce matin, j'ai compris que nous venions ici. Je n'ai rien dit, j'ai savouré ce chemin comme on défait lentement un emballage. Un emballage de rizières et de sourires, un emballage de fumées d'usines et de buffles assoupis, de villages aux toits de tuiles rouges et d'enfants par milliers, par millions, un emballage de soie, de feuilles de bananiers, de regards furtifs et doux et de coton.

Cette ballade est mon cadeau, le cadeau de mes collègues Indonésiens avant mon retour à Montréal. Et l'objet de cette ballade, droit devant nous à une cinquantaine de kilomètres au milieu du Détroit s'appelle Krakatau.

\* \* \*

Krakatau était un volcan immense, une montagne au milieu du Détroit. En 1883, après une brève éruption, il a tout bonnement explosé. Après des siècles de calme apparent, ce fut le plus gros bang que la Terre ait connu depuis dix ou vingt mille ans. En quelques secondes, de l'immense montagne il ne resta rien qu'une cuvette engloutie sous les eaux du Détroit. Sur ce rivage où nous nous trouvons et tout alentour, trente-six mille personnes périrent, asphyxiées sous les cendres ou balayées par les vagues de quarante mètres qu'engendra le cataclysme. La quantité colossale de cendres éjectées dans l'atmosphère provoqua des couchers de soleil rougeoyants tout autour de la Terre, pendant des années.

Du volcan initial il ne reste que deux petits morceaux émergés, distants l'un de l'autre de cinq kilomètres, le diamètre initial du volcan. En 1928, au beau milieu de cette *caldeira* émergea lentement Anak Krakatau (l'Enfant de Krakatau), bébé-volcan un peu caractériel qui grandit lentement sur les ruines de son père dont il finira peut-être par avoir les dimensions, dans quelques dizaines de milliers d'années.

Cette histoire, je la connais depuis que j'ai dix ans : Krakatau, la tectonique, les déchirures et les cicatrices de notre planète, c'est l'héritage de mon unique héros d'enfance, inventeur de la volcanologie moderne, véritable Cousteau des volcans qui inventa lui aussi un étrange costume d'amiante pour visiter ce monde que l'on voulait croire interdit aux hommes et à leur appétit de savoir, je veux parler de :  
Haroun Tazieff.

\* \* \*

Ria sourit à mon air ahuri, Ida et Dini aussi. Sourient aussi les pilotes du *speed-boat* au moment de mettre plein gaz, droit sur Krakatau. On a du vent plein les cheveux, c'est démodé mais ça fait toujours du bien. Pour un bref moment, mes amis semblent oublier la roupie à l'agonie et les convulsions sourdes qui secouent leur pays.

Fort de mes dix-huit mots d'anglais et de quelques autres, je profite de la traversée pour leur raconter mon héros, mon Tazzieff, sa grande gueule de poète à la crinière dégarnie, son coeur gros comme un Nyiragongo, son accent polonais et sa manière unique de raconter « les grrrrandes rrrremontées magmatiques », ce bonhomme captivant trimbalant toujours avec lui une odeur de soufre et d'irrévérence mais aussi les rêves fous d'une poignée de mômes de HLM de banlieue, des ondes P et des ondes S plein la tête au moment de s'endormir, des épanchements de lave en fusion plein les rêves...

À travers ses reportages, ses livres et sa générosité, nous allons derrière Tazzieff aux limites des territoires de l'homme, expression la plus profonde de la délinquance, la vraie, celle à l'endroit de sa propre génération qui a toujours peur de tout, génération après génération. Parce que c'était ça : derrière les apparences de fatalité, derrière les tremblements de terre et les éruptions, il y avait quelque chose à comprendre, à mesurer patiemment et à contempler, à connaître plus qu'à redouter. Encore fallait-il y aller voir de près. En micromètres et en milliers de kilomètres, en secondes et en millions d'années, Tazzieff ouvrait à notre entendement et à notre appétit un champ immense. Sur quelques éclats d'obsidienne, une fumerolle, un vulgaire morceau de basalte aux couleurs brûlées, une

bulle de gaz nauséabond, il posait avec quelques autres les bases d'une science nouvelle avec tout ce qu'une science peut contenir de joie brute, d'aventure, d'humilité, d'audace et de poésie tant que les prêtres et les marchands n'y touchent pas.

Le bonhomme ouvrait pour nous des chemins de rocaille, au besoin à coup de colères stromboliennes contre toutes les administrations de la planète toujours soucieuses du haut en bas de l'échelle galonnée d'empêcher les gens d'aller se brûler, d'aller manger du fruit défendu, d'aller simplement voir, sentir, renifler, écouter, bander, prendre le risque de savoir, simplement savoir. Et d'y trouver du plaisir.

Mon héros. À côté de lui, Superman ne valait pas une chique. Superman n'inventait rien : Superman prenait tous les risques sauf celui de se tromper.

\* \* \*

Au bout d'une heure plein-gaz, nous arrivons près d'Anak, l'Enfant du Volcan. Tintin et l'Île mystérieuse. Le *speed-boat* en fait un tour complet à vitesse réduite avant de nous déposer sur son rivage déjà jonché de trucs en plastique et de blocs de pétrole lourd, inévitables sous-produits de notre conception du Progrès.

Arrivée bonne deuxième sur ces rivages dantesques, la Vie colonise elle aussi ce tas de cendres, de soufre pur et de sable noir, comme aux premiers temps du Monde : un massif d'arbres nous procure un peu d'ombre, il fait une chaleur infernale, il est midi sur ce sable noir et nous sommes sous l'Équateur.

L'émotion qui me brasse les tripes n'est pas seulement celle du petit cul au spectacle de ce qui le dé-

passé : en dépit de tous les appels du bonhomme Taz-  
zieff, cette ballade est ma première incursion à vie sur  
un volcan. Assis sur un bloc de ponce, je laisse glisser  
entre mes doigts le sable brûlant, je me demande  
pourquoi j'ai attendu près de quarante années. Pour-  
quoi ?

\* \* \*

Au retour, nous repassons — de nuit cette fois — par-  
mi ces dizaines d'usines traversées ce matin, gigantes-  
ques et fantomatiques structures d'acier, de fumerolles  
et de néons blafards. À gauche, à droite, des zones in-  
dustrielles barbelées, des miradors. Usine ? Camp ?  
Caserne ? Prison ? Je ne sais plus, j'ai vu trop d'images.  
Trop d'images qui se ressemblent. Des sirènes beuglent  
dans la nuit le changement de *shift* : c'est une usine.  
Aciérie : Krakatau Steel.

Siemens, Nestlé, Toyota, elles sont toutes ici, au  
bout de cette autoroute qui n'existe que pour elles, ces  
grandes migratrices qui ignorent les frontières. Im-  
menses. Et rentables. Très rentables. Beaucoup plus  
rentables que lorsqu'elles se trouvaient dans nos ban-  
lieues de Montréal ou de Détroit, de Lorraine ou de Li-  
verpool. J'entends encore ces chefs d'industrie, grands  
prêtres de notre Progrès nous expliquant la larme à  
l'œil, les implacables mouvements de la Concurrence  
Internationale, l'irréremédiable fatalité qui voulait que  
l'on perde nos jobs. Je pense à nos budgets sociaux en-  
gloutis par des industries pharmaceutiques aux profits  
titanesques, nos banques souveraines et arrogantes  
taillant dans le vif de la multitude docile, ouvrant sous  
nos pieds une immense fracture, séparant d'une se-  
cousse profonde les élus provisoires et les exclus défi-  
nitifs. Fatalité, disaient-ils. LE progrès en marche.

\* \* \*

De retour à Jakarta, un message m'attend sur mon répondeur. Ma mère m'a appelé depuis ma Bourgogne natale : *Rémi, juste un petit mot pour te dire que Tazzieff vient de mourir à Paris...*

Voilà. C'est ainsi et je ne sais pas trop quoi en faire : au moment précis où j'ai mis le pied sur Anak, le Fils du Volcan, Tazzieff s'est éteint — je n'ai pas d'autre mot, tabarnac, éteint !

Si j'ai bien compris, il voulait que son corps fût jeté dans un cratère comme on immerge les grands Hommes de Mer. On ne lui a pas fait cet honneur. On l'a enterré en banlieue de Paris, pas très loin des HLM, dans le plus minable et le plus miné des calcaires jurassiques. L'Administration, cette vieille mule qui n'oublie jamais rien, éternelle gardienne du Bon Sens et de notre Bon Droit, aura fini par l'avoir.

Mais moi je sais une chose : Tazzieff était avec nous ce jour-là. Il était avec nous sur le *speed-boat*, le vieux brigand, avec sa crinière de cendre, de sel et de soufre. Les Grands Ordonnateurs Funèbres peuvent aller se faire foutre : Tazzieff n'est pas revenu. Il est resté sur Anak pour des épousailles tectoniques et privées, des éruptions lascives et sulfureuses, de grrrrandes rrrremontées magmatiques et je pense qu'il en emmerrrde quelques-uns. Avec un sourire comme on l'aimait.

\* \* \*

Merci, Tazzieff. Merci de nous avoir appris à démonter la fatalité, cette façade construite par la peur au service de la soumission. Les torrents de lave et de boue tuent

finalement moins que les flots de bêtise et ils ne tuent que par l'ignorance qu'on en a.

Merci pour ta prodigieuse humanité, merci pour tes colèrrres. Merci pour le recul que tu nous as fait prendre, que tu nous as *donné* à prendre, comme pour ces images 3D où une seconde image est cachée dans la première. Juste changer de focus. Là où tant d'autres ne voulaient voir que volonté divine, malchance ou châtiment, tu nous as révélé, avec quelques autres, une logique superbe, profonde, tectonique. Et belle.

\* \* \*

L'Indonésie – elle n'est pas la seule – est aujourd'hui l'épicentre d'une tectonique différente mais qui procède de la même logique. En des temps un tout petit peu moins géologiques, des continents se font et se défont, se séparent ou se heurtent au gré des pressions démographiques, militaires, commerciales, idéologiques.

Ici et là, des pressions s'accumulent, des éruptions surviennent, des calamités s'abattent au hasard sur des cités et des pays, de grandes fractures déchirent nos sociétés comme autant de séismes. Calamités ? Hasard ? Fatalité ?

Le petit monde, qui connaît bien la Fatalité parce qu'il dort avec elle toutes les nuits, y voit la main de Dieu, la malchance ou le châtiment, au besoin passe sa colère sur les coupables désignés : le voisin, le gouvernement, les Juifs, les Arabes, El Niño, les Anglos ou les Chinois, enfin, les Autres...

Mais que disent, à propos de cette crise qui vient d'engloutir vingt ans d'épargnes, de labeur et

d'espoirs, les Indonésiens qui osent parler ? Ils disent ceci : *on sait très bien qu'on n'a pas fait d'erreur...*

Et que disent les exclus, de plus en plus nombreux, qui commencent à défiler dans nos rues à Paris ou à Cologne, bientôt à Montréal, depuis qu'ils ont l'outrecuidance de ne plus se terrer chez eux à cultiver leur honte et leur incapacité chronique à se réinsérer dans la Société du bonheur en marche forcée ? Ils disent ceci : *on sait très bien qu'on n'a pas fait d'erreur...*

C'est intéressant, non ?

Tectonique étrange qui transmet les ondes de choc d'un endroit à l'autre de la planète, qui connaît ses lents mouvements de magma capitalistique et démographique, qui secoue des continents entiers, induisant des peurs, des ondes \$, des obéissances aveugles, des religions complètes vouées à la Productivité et à l'Ignorance pour pallier la Terreur primitive de découvrir que l'Homme n'est peut être pas fait pour être Utile mais simplement Beau, je veux dire Vivant...

Tectonique étrange d'oppressions, compressions, suppressions, répressions, dépressions. Grrrrandes rrrremontées magmatiques. Sur les cendres noires et fertiles du Krakatau, Ria, musulmane, me parlait de ce Christ étrange, ce moment précis où il se met en ostie, cessant pour un temps de tendre la joue gauche (ça va faire, simonac !) pour crisser dehors les marchands du Temple.

Sa seule vraie colère si l'on en croit les exégètes fébriles. La colère contre les marchands.

C'est intéressant, non ?

Mais je m'égare, n'est-ce pas ?